pour obtenir la graphie correcte[1] rendant en égyptien : שֵׂעִיר (LXX Σηειρ) « Séïr » dont on a tiré en égyptien le gentilice : « Séïrites » (sous Ramsès III, voir plus loin). Il est clair que dans la liste d'ʿAmarah-ouest, Séïr est certainement un toponyme, tout comme « le mont Séïr » (cf. הַר שֵׂעִיר *Gen.*, 36, 8 et souvent) sur l'obélisque de Tanis qui est contemporain, ou plus exactement comme אֶרֶץ שֵׂעִיר « le pays de Séïr » (*Gen.*, 36, 30). Cette contrée s'étend à l'est de l'ʿArabah, depuis l'extrémité de la mer Morte (El-Ghôr) jusqu'à la mer Rouge (ʿAkabah). Elle comprend au centre le Gebel Sherâh (Séïr) au sud de Pétra.

b) . Cette graphie égyptienne transposée en sémitique donne : לָבָן « Labân », la blanche, nom qui conviendrait parfaitement à une ville de tentes blanches. Cette localité est citée dans *Deut.*, I, 1 dans un contexte fort confus, mais qui ne laisse aucun doute que Labân représente un toponyme du territoire édômite.

Dans *Nombres*, 33, 18 et 20, Labân apparaît sous la graphie féminine : לִבְנָה « Libnah ». Enfin, le même toponyme semble revenir sous la graphie dans la liste géographique de Shoshenq Ier, mais sa localisation précise fait encore défaut.

c) . Ce nom géographique est intéressant par la graphie curieuse que le scribe égyptien a choisie : il a écrit deux fois de suite une particule possessive que l'on peut interpréter soit comme un pronom possessif, 3e pers. fém. sing. : « le sien » (en copte : ⲡⲥⲟⲥ), soit comme l'article possessif correspondant : « son » (en copte : ⲡⲉⲥ). Nous sommes donc en présence d'une racine redoublée que l'on peut lire Pĕspĕs, Pōspōs ou mieux Pĕspōs. C'est en apparence une racine sémitique que l'on rapprocherait de l'arabe *bisbâs* « muscadier », en égyptien

---

[1] Le Dr B. Maisler de Jérusalem auquel j'ai soumis le cas, se demande s'il ne faudrait pas retenir quand même la variante curieuse de notre liste. La réduplication de la consonne *r* dans ce nom géographique est attestée dans la graphie assyrienne : Sa'arri (Luckenbill, *Anc. Records*, vol. II, § 818). Ce phénomène ne serait pas d'ailleurs isolé parmi les graphies égyptiennes de toponymes asiatiques : cf. l'exemple classique : כִּנְרוֹת (Liste de Thoutmès III, n° 34).